

Histoire de l'agriculture lanaudoise

Hubert Coutu

Volume 20, Number 1, 2014

Réflexion en provenance de LANAUDIÈRE : les Québécois sont-ils des Acadiens ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coutu, H. (2014). Histoire de l'agriculture lanaudoise. *Histoire Québec*, 20(1), 18–19.

Histoire de l'agriculture lanaudoise

par Hubert Coutu

Hubert Coutu est né sur une ferme à Sainte-Émélie-de-l'Énergie, au nord de Lanaudière. Après ses études classiques au Séminaire de Joliette, il obtient une licence en théologie de l'Université de Montréal et un certificat en psychologie sociale de l'Université de Lyon.

Il travaille alors pendant 15 ans comme animateur dans le monde ouvrier de Joliette et plus longtemps encore dans le monde agricole, à la Fédération de l'UPA de Lanaudière comme responsable des services de formation et d'aménagement du territoire (zonage et environnement). Toujours intéressé par l'histoire, il y consacre une bonne partie de son temps depuis sa retraite.

Agriculture et territoire

Cultiver la terre, c'est d'abord l'habiter (l'habitant). Or, ce n'est qu'après 1700 que l'occupation du territoire lanaudois devient possible, grâce à la sécurité que procure la paix de Montréal.

Pendant les deux siècles suivants, colonisation, conquête du sol, occupation du territoire et agriculture ne font pratiquement qu'un dans la région. La marche du peuplement se fait du sud (le fleuve) vers le nord (les montagnes). D'abord dans les seigneuries, puis dans les cantons, traversant la plaine pour se terminer sur les rebords du plateau laurentien. Au début du xx^e siècle, la colonisation est, à toutes fins utiles, terminée dans Lanaudière et l'espace agricole se trouve aux limites de son déploiement.

Stable pendant la première moitié du xx^e siècle, l'écoumène agricole se rétrécit à partir de 1945, perdant d'abord son territoire montagneux, peu propice à la mécanisation de ses activités, puis une grande frange au sud au profit d'une urbanisation qui se poursuit toujours.

On peut grossièrement diviser les 300 ans d'agriculture lanaudoise en deux périodes de temps égales : la première, de 1700 à 1850, qu'on qualifiera d'agriculture de subsistance, et la deuxième, de 1850 à nos jours, d'agriculture marchande ou commerciale. Qu'est-ce à dire?

D'une agriculture de subsistance...

Quand plus de 90 % de la population vit à la campagne, le colon qui ouvre une terre n'a qu'un but : nourrir sa famille. La grandeur de sa terre, la nature et la quantité des denrées produites se limiteront aux besoins familiaux. Il n'y a pas de marché parce qu'il n'y a pas de consommateurs. D'ailleurs, à cause des conditions climatiques, des connaissances agronomiques limitées et des outils de production plus que rudimentaires, il est loin d'être sûr que les unités de production de l'époque auraient pu satisfaire de grands besoins extérieurs. Tant mieux si elles dégagent des surplus; on essaiera de les vendre tout autour. Mais l'organisation de la ferme ne repose pas sur l'exportation de ses produits.

Que cultive-t-on alors? Du blé pour le pain, des pois, de l'orge, du sarrasin, de l'avoine; du lin et du chanvre pour les vêtements. On élève aussi du porc et des moutons (pour la laine), une paire de bœufs pour les travaux à la ferme et quelques vaches pour le lait, la crème, le beurre et le fromage qu'on transformait à la ferme. Un peu de tabac, du sucre d'érable et, évidemment, un grand jardin pour les légumes, privilégiant ceux que l'on pouvait entreposer : patates, carottes, navets...

Ceci est le portrait type d'une ferme à un moment précis. La réalité est autrement diversifiée sur une période de 150 années, avec une dizaine de milliers d'unités de production, dont un bon pourcentage

est toujours en phase de colonisation. Certaines fermes privilégiées par leur situation exportent plus que d'autres vers les bourgs, les États-Unis ou l'Angleterre. Qu'importe, retenons que la structure de base de la ferme demeure d'abord au service de la famille qui l'exploite.

... à une agriculture marchande

On pourrait supposer que cette agriculture qualifiée d'extensive et non soumise aux pressions productivistes des marchés fut le modèle parfait d'une agriculture pérenne ou durable. Eh bien, non! On constate dès les premières décennies du xix^e siècle des baisses considérables des rendements dues à l'épuisement des sols. Une commission d'enquête créée par la Chambre du Bas-Canada nous éclaire sur les insuffisances de l'agriculture du temps : manque de connaissances des habitants, rotation inappropriée des cultures, non-utilisation des fumiers pour amender les sols, peu de soins aux animaux, terres mal égouttées, équipements vétustes, etc.

À ces difficultés structurales s'ajoutent les aléas des débuts d'une agriculture marchande essentiellement d'exportation. Pendant la guerre de Sécession, les Américains ouvrirent leur marché intérieur aux produits canadiens, dont le blé, le foin, l'orge et les chevaux. La guerre finie, les portes se refermèrent à double tour. Le fléau de la mouche à blé et la venue massive des produits du Haut-Canada contribuèrent également à la crise agricole. Il faut autre chose.

La production laitière

Cette autre chose sera l'introduction de la production laitière, qui va être la marque de notre agriculture sur une bonne centaine d'années. Tout concourt aux succès de cette production; elle suppose une agriculture de nature mixte, assurant ainsi un équilibre entre culture et élevage, elle demande des cultures mieux adaptées à notre climat (foin, avoine, pâturage), enfin et surtout, elle répond à une grande demande de produits laitiers de la part de l'Angleterre et de la population qui s'urbanise progressivement.

Pour la première fois, la classe agricole ne sera pas laissée à elle-même face à ce nouveau défi. La Société d'industrie laitière, fondée par différents intervenants du secteur, se donna comme mission d'améliorer les techniques de culture et d'élevage et d'organiser la transformation du lait par la création sur une grande échelle de fromageries et de beurrieres.

À quoi ressemblent les fermes de Lanaudière autour de 1900? Un peu à ceci : de 10 à 15 vaches et de 5 à 6 bêtes de relève, 5 truies et leurs cochons nourris avec le petit lait, résidu du beurre et du fromage, quelques centaines de poules, des moutons, de 2 à 3 chevaux de trait. Les cultures : foin, avoine, pâturage. S'ajoutent à cette production de base, selon les endroits : le tabac à pipe et à cigare, la pomme de terre, le navet, le sucre d'érable, le bois, etc.

Cette agriculture typique traversera une grande partie du ^{xx}e siècle avec ses deux guerres et la crise économique des années 30, laissant ainsi aux cultivateurs des revenus en dents de scie. Il faut dire également que cette période voit de grandes transformations dans les moyens de production; le moulin à battre, la faucheuse mécanique, le grand râteau, l'écumeuse centrifuge et évidemment, la venue de l'électricité. Cette mécanisation permet de produire plus avec beaucoup moins

d'efforts humains. D'où l'agrandissement des fermes et son corollaire, la diminution du nombre de fermes et d'agriculteurs.

Hier et aujourd'hui

À partir des années 50, divers phénomènes viennent modifier profondément l'agriculture régionale.

Nous en retiendrons trois.

1- La spécialisation des productions

Le lait fait progressivement place à de nouvelles spécialités. Déjà, dans les années 30, le tabac à cigarettes était devenu une spécialité pour bon nombre de producteurs de Lanaudière, Saint-Thomas et Sainte-Mélanie. Au début des années 80, avec ses 342 producteurs, le tabac représentait 10 % de la valeur totale des ventes à la ferme dans la région. Pour cette même période, le lait totalisait 25 %, le porc 24 %, la volaille 18 % et les œufs 6 %. Ces chiffres nous révèlent que sur les cinq spécialités, quatre sont des productions animales, raflant 75 % des revenus bruts de la ferme. Depuis, les grandes cultures et l'horticulture ont pris une place significative dans la région.

2- Nouveaux moyens de production

Après la Seconde Guerre mondiale, l'arrivée en masse des moteurs mobiles (tracteurs, moissonneuses-batteuses, trayeuses, etc.), l'utilisation des intrants chimiques (engrais et pesticides) ainsi que l'amélioration génétique des plantes et des animaux ont à toutes fins utiles révolutionné l'agriculture et le monde agricole.

3-L'organisation collective de la mise en marché

La création de coopératives agricoles et la mise en place de plans conjoints dans la plupart des productions ont permis aux producteurs une implication collective dans la mise en marché de leurs produits.

À la tête de PME fortement capitalisées, les agriculteurs, autrefois colons, puis paysans, puis cultivateurs, puis producteurs sont devenus des exploitants d'entreprises de plus en plus grosses. Il y avait tout près de 10 000 fermes dans Lanaudière en 1941. Il n'en reste que 1600, 70 ans plus tard. Pourtant, elles produisent *grosso modo* la même quantité de denrées alimentaires, autrement plus diversifiées qu'à l'époque.



Photographie de M. Hubert Coutu